



Réception de Gérard de Cortanze

DISCOURS DE GÉRARD DE CORTANZE
À LA SÉANCE PUBLIQUE DU 25 FÉVRIER 2006

Constatant que tous les discours de réception de mes prédécesseurs commençaient par Mes chers Confrères, souffrez que j'y ajoute — et je suis bien conscient du caractère hautement provocateur de ma démarche : Mes chères Consœurs,

Mon grand-père paternel, marquis piémontais et chauffeur de taxi parisien, avait pour habitude de claironner à qui voulait l'entendre — forçant l'effet de son accent marseillais dont il affectait de croire qu'il avait à tout jamais recouvert ses intonations italiennes — que j'étais un « réfractaire », que je ne « faisais rien comme tout le monde », et que « cette façon de ne vouloir ressembler à personne avant que d'être quelqu'un me ferait un jour chavirer la coucourde ». *Caro nonno*, où que tu sois, je sens que tu vas encore exploser dans une de tes colères « rouge comme un *peperone* ». Mais je t'assure, *caro nonno*, sur Notre dame de la Garde et sur la Vierge Noire de Suse, que cette fois je n'y suis pour rien. Je n'ai pas sollicité mes juges comme un ancien plaideur, et ne suis ici que par le plus grand des hasards. Tu sais, *caro nonno*, ou plutôt tu ne sais pas, qu'à l'honneur de l'élection s'ajoute celui d'une mission à accomplir : rendre hommage à son prédécesseur. Eh bien, il se trouve que, pour reprendre ton expression, « comme je ne fais rien comme tout le monde », je ne dois pas rendre hommage à un prédécesseur mais à deux : Robert Mallet et Yves Berger. Comme le dit si souvent le reporter du *Petit Vingtième*, à son fameux chien : « Nous voilà dans de beaux draps, Milou... »

Je ne recourrai pas à la chronologie, même si adossée à la géographie, toutes deux forment alors, comme certains l'affirment, les deux « yeux de l'Histoire ».

Tenter de suivre à la trace, et en deux blocs distincts, Robert Mallet entre sa naissance à Paris en mars 1915 et sa mort en décembre 2002, et Yves Berger, de sa naissance à Avignon en janvier 1931 jusqu'à sa disparition en novembre 2004, ne me semble pas constituer une approche pertinente.

Je ne coudrai pas non plus artificiellement entre elles deux biographies si différentes, même si en laudateur de Stefan Zweig, qui prétend accorder plus d'importance à l'homme qu'à l'œuvre, et ne voit dans cette dernière qu'un auxiliaire pour mieux pénétrer la psychologie de son auteur, j'ai fait mien son postulat. Dans *Le Monde d'hier*, il écrit : « Je m'étais fait un devoir, à propos des écrivains ou des œuvres étrangères, de rechercher dans une biographie les causes de leur action sur leurs contemporains ou au contraire de leur échec. »

C'est fondamental : Stefan Zweig n'a que très rarement analysé les œuvres d'écrivains auxquels il a consacré une biographie. Il n'a fait qu'une seule exception à cette règle : Hölderlin. Une des issues possibles eût donc été de se placer sur cette zone fragile définie par Maurois entre ce qui sépare la biographie romanesque de la biographie romancée. Je ne l'ai pas choisie.

Revenons à Zweig. Il était fasciné par la psychologie, comme le témoignent ses lettres écrites à Freud en 1926 — nous le sommes aussi. Il lisait volontiers Taine, promoteur d'une théorie des « tout petits faits bien choisis, importants et significatifs » pour définir une existence — nous le lisons également. Il n'était pas indifférent à Sainte-Beuve — nous considérons *Portraits de femmes* comme un livre majeur. Enfin, il confessait ne pouvoir écrire que sur des personnages dont il se sentait proche — l'intellectualisme chez Kleist, le pacifisme chez Tolstoï. Ce fut ma position théorique lorsque j'écrivais des essais biographiques sur plusieurs de mes contemporains. Alors que faire ?

J'ai finalement opté pour la voie étroite de ce que j'appelle « la littérature dans l'œuvre ». Plus précisément, ce rôle étrange et falsificateur que Le Clézio assigne au livre dans *L'Extase matérielle* : « Un livre, à quoi ça sert ? Ça sert à cacher les choses pour que les autres ne les trouvent pas. »

L'écriture est une chose sérieuse. Il ne faut écrire que sur ce qu'on connaît, et toujours avec sincérité. Prenez Hemingway, auteur loué et par Robert Mallet et par Yves Berger, ses citations sur la « sincérité primordiale » sont légion. Mais, me direz-vous, la sincérité n'est pas la vérité. L'écrivain est sincère lorsqu'il parle du

fond de son être, et son ordre peut être alors un beau désordre secret, voire un chaos. Hemingway applique à la lettre le vœu formé par Kipling — « procurez-vous d'abord vos faits, puis déformez-les autant que vous voudrez » —, mais y ajoute une dimension qui ne tient qu'à lui : le dénombrement de la réalité. Dans cette littérature, qui recherche son salut dans la perfection, et c'est bien l'objectif que s'étaient fixé Robert Mallet et Yves Berger, « l'intégrité de l'écrivain, assure Hemingway, c'est comme la virginité d'une fille. S'il la perd, il ne la retrouvera pas ».

Restons, si vous le permettez, quelques instants en compagnie d'Ernest Hemingway. Il faut absolument aller chercher les écrivains de l'autre côté de leur légende, de leur image, du masque qu'il arbore ou dont on les affuble. Hemingway, donc : derrière les fontaines de whisky et de scotch du Floridita, les coups de poing de la Bodegita del medio. Derrière ses soirées avec Ingrid Bergman et Ordóñez. Derrière les combats de coqs, le base-ball, les paris de *jai-alai*. Derrière la mer, la chasse, la guerre. Certes, Hemingway appartient à ce qu'on pourrait appeler une « lignée » d'écrivains virils, de Balzac à Stendhal, de Dostoïevski à Mark Twain, de Victor Hugo à Chesterton. Mais tout cela n'est que masque. Au fond, le sport, la boxe, l'amour de la violence relèvent de la morale et de la philosophie. Je m'explique. Plus que de cogner dur, il faut être capable d'encaisser sans se plaindre. C'est le torero blessé dans l'arène de *Pour qui sonne le glas* ; c'est le vieux pêcheur qui ferre un marlin et ne peut le ramener au port. Dans la violence, on apprend la défaite.

« Tout le monde est sur le ring, dit Hemingway, on ne survit que si on rend les coups. Je me battrai jusqu'au dernier jour, et ce jour-là, je me battrai contre moi-même, pour accepter la mort, comme quelque chose de beau, la même beauté qu'on voit, dimanche après dimanche, dans les arènes. »

Voilà. Soudain tout s'éclaire. Le mythe de l'invincibilité physique est la légende trompeuse derrière laquelle se cache un Hemingway stoïcien : la victoire dans la défaite. Celui que les montagnards du Vorarlberg avaient surnommé « le Christ buveur noir de kirsch » est un homme blessé. Tout comme la violence, l'alcool est un masque. En servant la légende, elle protège Hemingway et va rejoindre la panoplie du chasseur de fauves, du correspondant de guerre, du dur à cuire pêcheur de monstres marins, du primitif, du viscéral insatiable, monument

de virilité qui le cache mais dont il se plaint : « Je veux être connu comme écrivain ; et non comme un homme qui est allé à plusieurs guerres ; et pas plus que comme boxeur de bar ; pas plus que comme tireur ; pas plus que comme turfiste ; pas plus que comme buveur. J'aimerais être simplement un écrivain et être jugé comme tel. »

C'est notre credo. Derrière un certain Robert Mallet doyen de faculté, recteur, d'académie, chancelier d'université, se cache avant tout un poète, qu'il faut juger comme tel. Derrière un Yves Berger directeur littéraire d'une prestigieuse maison d'édition, grand ordinateur des prix littéraires parisiens, président du Conseil supérieur de la langue française, est tapi avant tout un romancier, qu'il faut juger comme tel. Derrière Hemingway se cache Hemingway. À cinquante ans, ce dernier rappelle à un journaliste venu l'interviewer que sa timidité reste intacte et qu'il se sent très mal à l'aise lorsqu'il doit parler de son œuvre. L'enfant, né dans les faubourgs de Chicago, qui reçut sa première canne à pêche à trois ans, sa première carabine calibre 20 à onze, et qui chercha toute sa vie le paradis perdu des randonnées viriles avec son père sur les bords du lac Walloon, une fois adulte, fut en réalité l'envers de sa légende. Que n'a-t-on pas dit de lui ? Qu'il avait provoqué en duel un homme qui avait insulté Ava Gardner ; qu'il avait sauvé Dos Passos des cornes d'un taureau andalou ; qu'il avait délivré le Ritz à la tête d'une armée ; qu'il avait pour devise « bateaux, boissons, bordels, bouquins... ». Hemingway, oui, était l'envers de sa propre légende. Hemingway était un écrivain, et ne cessait de le proclamer : « Je préférerais qu'on analyse mon œuvre plutôt que les infractions de mon existence. »

Evelyn Waugh, qui avait pourtant la dent dure, trouva les mots justes : « Derrière toutes ces fanfaronnades, ces anathèmes, ces coups de poing, se fait jour un sens élémentaire de la chevalerie. »

Ses détracteurs ont découvert en lui quelque chose d'impardonnable : une morale. Cette « morale » nous la trouvons intacte, palpitante, sereine, chez Robert Mallet et chez Yves Berger.

D'où naît l'écriture ? D'un manque, d'une faille, d'une sensibilité particulière. Robert Mallet, d'origine picarde, fils d'un avocat et arrière-petit-fils du fondateur des Usines du Rhône, naît dans une famille où la culture « va de soi » : études secondaires à Neuilly puis au lycée Louis-le-Grand à Paris, durant lesquelles il

découvre l'œuvre de Paul Valéry, études supérieures de lettres et de droit, etc., etc. Il en est tout autrement pour Yves Berger. Fils d'un transporteur routier, son enfance est marquée par la pauvreté, la guerre, le malheur. Mort de la mère en 44. Études d'anglais à Montpellier et à Paris, courtes années d'enseignement au lycée Pasteur à Neuilly puis au lycée Lakanal à Sceaux... Yves Berger concède qu'il possède un tempérament « porté à l'exotisme », que le petit enfant, qui passait des heures à guetter sur les voitures de l'exode les plaques minéralogiques des lointains pays du nord, savait depuis toujours qu'il dépasserait les frontières de sa ville, et qu'il suivrait un jour le sentier indien de Broadway. L'écriture peut provoquer le voyage ou en être le relais. Mais le véritable écrivain, au sens où l'entend Blanchot, lorsqu'il affirme que « l'œuvre d'art est l'œuvre du désœuvrement de l'être », n'est qu'un passeur ; l'écriture naît malgré lui, sous influence. Tous les grands livres, hantés par un ontologique besoin de Paradis, participent de ces voyages : tous créés par des écrivains « traversants ».

La manière dont la littérature est venue à Yves Berger mérite qu'on s'y arrête. Voici ce qu'il déclarait en 1987, lors de la publication de son roman *Les Matins du Nouveau Monde* : « Cette fascination remonte à l'enfance. Quand mon père est parti pour Toulon, me laissant à dix ans des responsabilités de chef de famille, il m'a fait promettre de ne jamais " sortir " après l'école. Je restais enfermé pendant des heures et je lisais. Il m'est alors venu l'idée de fabriquer mon propre dictionnaire : lorsque je butais sur un terme inconnu, je l'inscrivais sur un cahier pour le retenir et je me le récitais le lendemain. L'amour des mots est venu de cette longue discipline : ils ont pris pour moi un poids particulier, une couleur, une forme à eux : certains m'habitent depuis si longtemps qu'ils me donnent une sorte d'ivresse... »

Pour faire son entrée en littérature, Robert Mallet choisit la poésie : *La Poursuite amoureuse* paraît en 1943. Son auteur est âgé de 28 ans. Après un essai sur Boris Pasternak, publié en 1959, et disparu depuis de sa bibliographie, Yves Berger publie à 31 ans, en 1962, un premier roman, intitulé *Le Sud*, et qui lui vaut le prix Femina. Son concurrent direct, malheureux, ayant pour nom Maurice Pinget qui venait de faire paraître *L'Inquisiteur*. Arrêtons-nous à ce prix. Si l'on excepte quelques rares articles élogieux, il faut reconnaître que nous assistons à un lynchage en règle. Écoutez plutôt : « Tout avait bien marché jusqu'au soufflé au

Grand Marnier : le prix est attribué à un prof d'anglais » ; « *Le Sud* : une aimable entreprise de dépaysement qui durera bien jusqu'à l'automne prochain » ; « Faut-il vraiment prendre *Le Sud* et monsieur Berger au sérieux ? Faut-il même prendre encore en considération un tel prix Femina ? » ; « Quand ce Monsieur Berger aura compris que l'originalité ne s'acquiert pas nécessairement au prix de l'extravagance, il est permis d'espérer qu'il saura faire un meilleur usage de son talent d'écrivain » ; *Le Sud* : « de la vulgarisation de pacotille, à égale distance de l'avant-garde et du poncif ». J'ai gardé le meilleur pour la fin. Un critique aigri, qui laissait entendre que Jean Paulhan avait sans doute aidé Berger à écrire son livre, concluait par ces mots : « L'atmosphère trouble de cette histoire, et surtout les pages consacrées à la liaison du frère et de la sœur, et le fait qu'ils ne semblent pas en éprouver ni l'un ni l'autre le moindre remords, obligent à proscrire rigoureusement ce livre pornographique. » Quel beau début nécessaire, indispensable, et qui prouve si besoin en était que la critique d'hier est aussi intelligente, fine, subtile, pertinente que celle d'aujourd'hui. Mais au fond de quoi parlait-il ce roman sulfureux ? D'un père qui élevait son fils et sa fille dans le culte des Indiens et de l'Amérique des années 1840, d'une obsession à vouloir arrêter le temps, d'une illusion régressive, d'une fascination morbide, d'une fidélité à un imaginaire qui prend le pas sur la réalité. Ici se dégage une idée majeure : le romancier a le droit de tout inventer et le vrai romancier est toujours un historien.

Je ne sais pas si Robert Mallet et Yves Berger se lisaient, mais je pense que tous deux se posaient une même question : les mots font-ils vraiment les hommes, et comment ? Tous deux, à leur manière, faisaient de la politique, au sens noble du terme, en cherchant à savoir quelle pouvait être la place de l'homme dans la cité. Yves Berger, s'engagea auprès du mouvement gaulliste, signa le Manifeste des 121, ne cessait de rappeler qu'à l'arrivée des Européens il y avait 9 à 12 millions d'Indiens en Amérique du nord et qu'il n'en restait que 250 mille en 1890. C'était sa manière à lui de s'investir dans la chose politique. De son côté Robert Mallet, indépendamment du travail de fondation qu'il entreprit au sein du Mouvement universel de la responsabilité scientifique à partir de 1974, fut celui qui mit en forme la réforme de la loi d'orientation qui allait remodeler entièrement le paysage universitaire parisien après 1968. C'est d'ailleurs à cette occasion, qu'étudiant j'entendis pour la première fois parler de lui. Ainsi, longtemps resta-t-il pour moi

l'homme qui, après avoir prononcé la fameuse phrase « la meilleur façon d'éviter les révolutions, c'est de les faire », avait transformé les cinq anciennes Facultés parisiennes en treize universités destinées à mettre à l'épreuve de la réalité les utopies de mai 68.

Au jeu étrange des thèmes qui rapprochent ou qui séparent, j'en vois au moins deux qui font se coudoier les vastes et profondes littératures de Robert Mallet et d'Yves Berger. Le premier est celui de l'enfance. Avant d'être fou du Nouveau Monde, d'en faire son domaine d'exploration et d'écriture, Yves Berger, l'a rêvé, enfant, à Avignon, même si dans *Le Fou d'Amérique*, il dit à voix basse, comme pour lui-même, à Luronne qui lui demande « pourquoi pars-tu ? », « parce que l'Amérique est découverte », ce qui est une façon de mettre fin à son rêve. Cette présence manifeste de l'enfance, je la retrouve chez Robert Mallet. Aussi bien dans les questions qu'il pose à Paulhan ou à Jouhandeau que dans nombre de ses recueils de poèmes : *La rose en ses remous*, *Silex éclaté*, *Le forgeron me l'avait dit*.

Mais le grand thème qui les réunit, dans la fraternité la plus évidente, c'est celui du voyage, qu'il s'agisse d'interminables promenades parisiennes ou campagnardes, ou d'errances à travers le monde et notamment, pour ce qui concerne Robert Mallet, à Madagascar où, détaché en qualité de maître de conférence, il y fonde la faculté des lettres. Des livres comme *Mahafaliennes*, *De toutes les douleurs*, *Quand le miroir s'étonne* témoignent de cet intérêt sans cesse renouvelé pour l'ailleurs. Un roman comme *Région inhabitée*, publié en 1964 est finalement très proche de *La Pierre et le Saguaro*, roman d'Yves Berger paru en 1990. Des phrases comme « rien n'avait été réel, mais tout avait été si vrai », ou encore « Toi aussi, je t'abandonnerai, puisque la région est inhabitée » auraient pu être écrites par l'auteur du *Sud*. Nous voilà, par le biais du voyage, en présence de livres étrangers, qui tiennent du guide touristique et du récit de voyage, et qui, dans le même temps, échappent à ces catégories par l'incantation, le lyrisme et la vision épique. On ne peut qu'aimer passionnément une telle littérature pour l'une ou l'autre de ces raisons, pour son réalisme ou pour sa magie, et mieux encore, si on se laisse subjugué, pour la fusion de ces deux attitudes opposées face au réel. L'une des fascinations qu'exerce sur moi cette littérature tient à ce qu'il n'y a pas d'un côté la nature, avec ses lois, et de l'autre l'homme, mais bien une nature exclusive de l'homme, qui prend sa place, qui pense qui se souvient. Voilà, nous y

sommes, il faut juste un témoin, qui rêve, qui croit entendre les mots qu'elle lui dit, mots qui sont poésie pure et pure émotion. Il y faut juste ce qui ne s'apprend pas, ne s'invente pas, et qui est là du premier au dernier mot : le style.

Yves Berger aimait raconter qu'adolescent, une phrase extraite de *Nadja* l'avait frappé. Breton y affirmait que la beauté absolue était indescriptible. Pour s'en donner la preuve et convaincre son lecteur il reproduisait la photo de la tour Saint-Jacques au lieu de la décrire. « J'avais ressenti alors un malaise, sans aller plus loin, confie Yves Berger. Ce malaise a perduré en moi et, au fil des ans, je me disais : comment peut-on admettre et exprimer une telle pensée ? Un tel renoncement ? Comment un écrivain peut-il se résigner à ce qui lui semble une faiblesse, une tare originelle du langage ? Comment un écrivain peut-il douter de son instrument, la langue ? Admettrait-on qu'un maçon n'attendît pas tout de sa truelle, le chimiste de sa cornue ? »

Je pense que tous les livres d'Yves Berger, mais aussi que tous les écrivains dignes de ce nom, relèvent le défi que Breton refusa. Il faut, comme le dit Eluard, « donner à voir » la beauté absolue.

Pour Yves Berger, cette « beauté absolue » est évidemment celle du désert américain du Sud-Ouest, avec le Grand Canyon et Monument Valley ; celle du cactus-cierge, la saguaro, arbre candélabre, arbre roi du désert de Sonora.

La « beauté absolue » porte, chez Robert Mallet, le nom de poésie, qu'il dévora littéralement depuis qu'un mois de septembre 1939, blessé à la tête et convalescent à l'hôpital de Nancy, une infirmière fit la lecture au jeune soldat qu'une lésion oculaire venait de priver momentanément de la vue.

La phrase que je vais vous citer est troublante à plus d'un titre. L'ayant prise en note lors de mon travail préparatoire à ce discours, j'ai été incapable, par la suite, d'en retrouver l'auteur. Mallet ou Berger ? Je vous laisse juges : « Mais se peut-il aussi que ce mouvement n'ait plus comme origine le vocabulaire assemblé mais un souffle, un rythme. Tout à coup, vous vous découvrez porteur de rythme, il y a des phrases qui se forment en vous et là, vous n'êtes plus sensible au vocabulaire mais à une certaine disposition des virgules. Des phrases se forment, s'enchaînent, se succèdent, se terminent, se recommencent, se plient, se replient, se déploient et tout cela est parfaitement marqué par des virgules et des points. »

Voyageur inlassable, Yves Berger qui fit plus d'une centaine de voyages au Nouveau Monde, raconte une histoire magnifique, qui peut apparaître comme une métaphore de la littérature, et dans laquelle il évoque comment il surprit le désert au printemps. La voici : « Plus de dix fois, j'y suis allé en vain. J'arrivais ou trop tôt ou trop tard. Certains m'affirmaient même que la naissance du printemps dans le désert n'était qu'une fable. Après dix ans de patience, le 22 mars 1989, le veilleur de nuit de l'*Arizona Inn* de Tucson vient nous réveiller à quatre heures et quart du matin. Il venait de pleuvoir pendant dix minutes. Une heure plus tard, nous abordions le désert. Il était couvert de fleurs. »

J'ai la ferme conviction que tout écrivain véritable est confronté à cette éternité-là, je veux dire à une éternité ou à une absence d'éternité. Yves Berger pensait qu'on était écrivain parce que plus que nul autre celui-ci subit de façon écrasante le poids du temps et qu'ainsi toute œuvre est entreprise pour que celui qui la fait ne sente plus que le temps passe. Il prétendait aussi qu'il n'y avait pas de livre triste, insupportable parce que le temps n'y passant pas on y était toujours en pleine éternité. C'était déjà le sujet du *Sud*, dans lequel le fils, contre le père, a le sentiment fort que la seule activité qui conjecture l'éternité c'est l'écriture parce que les mots, comme le langage, relèvent de cette éternité.

La question mérite qu'on s'y arrête. Robert Mallet et Yves Berger y répondent, et leurs réponses ne sont guère différentes. Tous deux, loin de leurs bureaux, sont des écrivains les plus purs et les plus exigeants qui soient. Tous deux découvrent et redécouvrent un paradis. Tous deux laissent errer dans leurs œuvres les esprits de Chateaubriand, les éloges de Saint-John Perse, des sonorités de mélodie, des incantations virgiliennes, mais aussi des syncopes et des ruptures, la mélodie classique de Saint-Saëns et les stridences de Stravinsky.

Vous l'aurez compris : écris dans cette langue majeure, toujours sur la frontière du taire ou du parler, leurs livres ont pour fonction première et inestimable de chanter. Recevant Robert Mallet en octobre 1976, Joseph Hanse dont le *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, qui commence par la préposition « à » et se termine par le nom commun féminin « zwanze », reste mon livre de chevet, dit du poète raffiné du *Poème du sablier*, qu'il est un « amoureux et un gourmet des mots, attentif à leur sonorité, à leur reflet et à leur rigueur. » Comme chez Yves Berger, sa chasse aux mots rares, éclatants de merveilleux,

éclairs lancés dans l'inconnu, parfois jeux de l'érudition, manifeste le double plaisir du poète et de l'explorateur. Aux « miroirs qui se mirent » de Robert Mallet, à « l'étrave écume des mers », « feux qui se taisent », « cigales de tous les corps » et autres « grives incrustées » ou « déluge ténébreux des pierres de la cité », répondent l'insolente grandeur du séquoia, chère à Yves Berger, la majesté paralysante des Rocheuses, les fumerolles du Yellowstone, les forêts de l'Oregon, la note bleue de Craker Lake, mais aussi la « sagamité » (viande de bison séchée), le « pemmican » (potage de bison).

Nos deux amoureux de la langue française célèbrent avec une égale ferveur de missionnaire le pouvoir des mots qui sauvent du désespoir et des livres qui transforment, en la piégeant, la réalité honnie.

« Écoute, me dit un jour Yves Berger, je viens d'effectuer mon 112^e voyage... Point Chevreuil, Opelousas, Cabahannose, Mousousipiou, Chingachgook, Susquenhannah, Schoharie, Ouragastapi... ça te dit quelque chose ? Quelles merveilles, non ? Et les prairies du Montana, et Canyonlands, et la Route 66... Ah, je ne te dis pas ! Sais-tu seulement que le Canyon de Chelly a été découvert grâce à moi, bien avant que les circuits touristiques ne s'en emparent. »

Yves, qui commençait toujours ses phrases par « putaing cong, tu me connais, je ne vais pas te mentir », pratiquait le mensonge avec un bonheur communicatif, mais cette dernière assertion, concernant sa découverte du Canyon de Chelly, était vraie : s'agissant de la littérature et de l'Amérique ses mensonges disaient toujours la vérité...

Là où nos deux écrivains se rejoignent encore, je veux dire Robert Mallet et Yves Berger, c'est dans leur pratique schizophrénique de l'existence. Cette faculté qu'ils avaient l'un et l'autre de se couper en deux : d'un côté le bureau, de l'autre l'écriture. D'un côté les responsabilités universitaires pour le premier mais aussi éditoriales au sein des éditions Gallimard où il avait en charge les collections « La Bibliothèque idéale » et « Jeune poésie ». De l'autre, Yves Berger rentré comme conseiller littéraire et attaché de presse aux éditions Grasset avant d'en devenir le directeur littéraire de 1960 à 2000.

Chercheur infatigable, lecteur passionné, Yves Berger posait, dès 1964, les questions auxquelles Robert Mallet devaient lui aussi trouver des réponses. Écoutons-le : « Si fort que l'on se donne à l'écriture, si grand que soit le temps

qu'on y consacre, on ne lui accorde pas assez. En ce qui me concerne, je suis directeur littéraire chez Grasset. J'ai donc une vie professionnelle active, épuisante. C'est le second métier. Mais mon premier problème, le problème crucial, c'est de trouver un équilibre entre mon activité d'écrivain et mon activité d'éditeur. Car, si grandes que soient les satisfactions que je tire de celui-ci, la grande justification de ma vie est celle qui me vient de l'écriture. »

Il est cependant un domaine où Robert Mallet et Yves Berger diffèrent fondamentalement. Si le premier pratique un art consommé de l'édition critique et de l'interview, Yves Berger — exception faite de sa juvénile incursion sur les terres de Pasternak — n'en fit jamais l'expérience, tout comme il se cantonna volontairement dans la pratique d'un seul genre littéraire (le roman), alors que le premier publia une œuvre importante et variée, faite d'essais, de pièces de théâtre, de romans, de recueils d'aphorismes et d'ouvrages poétiques. Les essais que Robert Mallet consacra à Francis Jammes, à Jean Lurçat et à André Gide restent des modèles du genre tout comme ses éditions de la correspondance entre Gide et Valéry, Claudel et Gide. Quand à ses entretiens avec Paul Léautaud et Jean Paulhan, ils inventèrent un genre littéraire où, pour la première fois peut-être, on a le sentiment de capter une conversation confidentielle entre deux hommes qui ont oublié la présence du micro.

J'en étais là de la rédaction de ma communication, à me demander comment j'allais, comme on dit trouver une chute honorable à ces élucubrations, lorsque je reçus ce qu'on appelle un e-mail ou mél voire courriel, en français, de ma très chère amie Liliane Wouters. Il faut être de son temps, n'est-ce pas ? Même elle, s'y est mise, au courriel... Le courriel est cette chose étrange qui s'annonce par un tintement discret et qui fait « pfut » quand vous l'envoyez. Si je voulais m'égarer, s'il n'était pas si tard, j'en aurais des choses à dire sur cette littérature virtuelle qui se balade dans on ne sait quelle tuyauterie, qui vous arrive de Pékin, de Canberra et même de Bruxelles... Cette « missive » donc, appelons-le comme ça, me raconte une histoire extraordinaire, merveilleuse et qui a pour principal protagoniste Robert Mallet. La voici. Au début de la seconde guerre mondiale, Robert Mallet, blessé, gît dans un fossé à côté d'un officier allemand, blessé, lui aussi. Si j'étais dans un de mes romans, je pourrais écrire au moins vingt pages sur le bruit et la fureur alentour, mais rassurez-vous, je ne décrirai rien. Que vont faire

les deux soldats ? Se passer une cigarette ? Conclure une paix provisoire ? Panser leurs blessures ? Se tirer dessus à bout portant sous une pluie d'hémoglobine, comme dans un film de Scorsese ? Non. Point du tout. Le plus simple n'est-il pas de se parler ? Une évidence. Mais le Français ne parle pas un mot d'allemand, et l'Allemand ignore tout du français. Alors ils choisissent le latin, le latin du Bas Empire.

– *Unde es ?*

– *Ab Lutetiae Parisiorum.*

– *Tu ?*

– *Ab Berlinae.*

– *Quod Bellum sordidum !*

– *Habes, Sodale...*

Liliane Wouters ajoute : « Il faudrait vérifier l'authenticité de cette histoire... » Mais non, Liliane. Nul besoin. Vous connaissez, comme moi, la dernière réplique du film de John Ford, *L'Homme qui tua Liberty Valence* : « Quand la légende devient réalité, imprimez la légende. » Je vais vous dire, j'ai la ferme conviction que la vérité n'est crue que si on ose l'inventer.

Cette anecdote si « romanesque » me fait comprendre pourquoi, en lisant Robert Mallet et Yves Berger, je me suis senti si proche d'eux au-delà du temps, des centres d'intérêt, des affinités électives parfois opposées. J'imagine une scène au cours de laquelle Robert Mallet, Yves Berger et moi sommes rassemblés. Non pas sur un champ de bataille, mais autour d'une table, dans un bon restaurant bruxellois, autour d'une côte à l'os. Chacun est dans son univers, dans sa langue, dans ses références, ses connivences. Robert Mallet s'exprime dans une langue poétique qui n'est comprise qu'à Bray, son village de Picardie ; Yves Berger a choisi la langue de la tribu des Nez Percés teintée d'accent avignonnais ; quant à moi, j'opte pour une langue familiale qui n'est plus du français, qui n'est pas encore de l'italien et qui adopte parfois des sonorités hispaniques. Et pourtant, nous nous comprenons. Pourquoi ? Parce que notre langue commune, notre île vernaculaire, notre latin de tranchée à nous, c'est la littérature, et plus encore une certaine idée de la littérature.

En premier lieu celle d'une littérature heureuse et gourmande. J'ai lu récemment dans un quotidien belge l'interview d'un écrivain français qui

confessait avoir pris d'énormes risques pour écrire le livre qu'il venait de faire paraître. On souffre déjà pour lui. On est prêt à compatir. Il a deux bourreaux : son précédent éditeur avec lequel il est resté dix ans et qu'il a quitté parce qu'avec lui « il ne parvenait pas à s'autoriser davantage », et Zola dont les écrits annonceraient la « mort du roman et de l'imagination » ! Émile, tout de même ! L'écrivain français nous raconte donc son chemin de croix. En quittant son écriture « ascétique, formaliste », il a perdu des lecteurs, mais, dit-il, « sa liberté était à ce prix ». On tremble à l'idée de lire la suite de l'entretien. De quels risques inimaginables s'agit-il, de quelle bête monstrueuse venue d'un roman de Lovecraft, de quelle épouvante échappée d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe, de quel tsunami intertextuel ? Puis la réponse nous est donnée, terrible, inhumaine, rien qu'à retranscrire ses propos je sens le sol se dérober sous mes pas : « J'ai essayé, dit-il, un roman romanesque avec une intrigue, des personnages, de l'aventure, une histoire d'amour qui ne soit pas perverse mais simplement belle, romantique. Il n'y a pas si longtemps, vous étiez catalogué "à l'eau de rose" pour moins que ça ! La littérature ne pouvait pas passer par là. »

Pauvre écrivain ! Qui fixe donc les limites de ce qu'on doit ou ne doit pas écrire ? Quel diktat prétend montrer le chemin ? Ces propos de « satecul » seraient divertissants s'ils ne relevaient pas de la bêtise la plus largement partagée, du snobisme le plus parisien. Le pire est que le livre en question, une fois lu, vous tombe des mains. C'est un vrai roman à l'eau de rose, mais qui n'en a même pas les qualités.

Dans un autre article, cette fois publié dans un grand quotidien français, décidément je lis trop la presse, j'apprends que Beckett répétait à loisir que le français lui était toujours apparu comme la langue la moins littéraire qui soit : « Il est plus facile, dit-il, d'écrire sans style, cette chose aussi démodée que le costume de bain victorien ou le calme imperturbable d'un vrai gentleman. » Soit. Et feuilletoniste, universitaire patenté, et travaillant semble-t-il comme un bœuf à une monumentale *Histoire de la langue littéraire en France entre 1850 et aujourd'hui*, de poser cette question pour le moins saugrenue : le français est-il une langue adaptée à la création littéraire ? Et de s'engouffrer dans la porte ouverte suivante : est-il au fond si important d'écrire « bien », « bien » prononcé du bout des lèvres, est-il important d'écrire « plat » ou « pas » ? Il est vrai que bon nombre de romans

publiés aujourd'hui entrent parfaitement dans cette case : puisque la langue française, je cite l'éminent spécialiste, « n'offre pas la liberté expressive que réclame un projet littéraire ».

Vous savez ce qu'Yves Berger leur aurait dit, à ces faux écrivains, ce que je l'ai entendu hurler au visage de l'un d'entre eux : « Putaing cong, vous êtes à la littérature ce que le cul-de-jatte est à la marche. » Sur le fond, la cause serait donc entendue : l'écriture véritablement originale se construit sur fond de refus du style, sur le « mal dire », sur les maladroites qui deviennent le seul moyen capable de porter au nom du beau un assaut contre les mots. Rousseau, Giono, Flaubert, Chateaubriand, Stendhal, Aragon, Le Clézio, j'arrête la liste, vous m'avez bien compris : « La question du bien écrire et de la belle langue ne concerne pas la littérature », conclut notre médocastre.

Voilà la raison fondamentale, pour laquelle je me sens si proche de Robert Mallet et d'Yves Berger, pourquoi je me sens si fier de leur succéder. Le premier fut Président du Conseil international de la Langue française, le second Président de l'Observatoire national de la Langue française, il avait même été en mission à Atlanta, où, un petit carnet en poche, il vérifiait que la langue olympique était bien respectée. Ces fonctions n'étaient pas des fonctions honorifiques. Ces organismes ne furent pas des coques vides. Pour ces deux hommes, « fous de français », l'universalité de notre langue fut toujours un acte de foi (elle le reste). Rien ne les mettait plus en colère que d'entendre parler d'une « écriture moderne », ce qui ne veut rien dire. Mallarmé a raison : la véritable modernité, c'est le classicisme. Quoi d'autre ? Eh bien, il y a une éternité de la littérature comme il y a une éternité de la langue et du style. Robert Mallet disait : « Je me sens grammairien. » Yves Berger répondait : « J'aimerais qu'on défile pour la défense de la langue française. » Voilà une excellente suggestion...

Tous deux, Robert Mallet et Yves Berger, étaient des pâtres, peut-être du désert, d'ailleurs, pour prendre le titre d'un film aujourd'hui oublié, au sens où Gaston Bachelard l'entendait lorsqu'il disait : « Les mots ont besoin d'un berger. » Robert Mallet et Yves Berger furent bien ces bergers dont la langue française avait et a encore besoin.

Vous vous souvenez de la Pléiade, ce groupe de sept poètes français de la Renaissance qui s'étaient donné comme tâche « de Défendre et d'Illustrer la

langue française ». En fils d'émigrés italiens qui trouvèrent en la langue française une terre d'accueil, en lointain descendant d'un Croisé flamand devenu par les hasards de la géographie et de l'histoire, Piémontais, je me souviens ici que ma famille appartient à la noblesse d'épée et que mon grand-père Aventino, avec lequel j'ai ouvert cette communication, affichait un égal mépris envers la noblesse de cour qu'il nommait d'antichambre et les barons d'Empire. Au risque de contracter la grippe aviaire je me sens assez disposé à troquer mon épée de marquis contre une plume acérée, féroce, ludique pour un engagement total dans une défense et une illustration de la langue française. Après tout, si certains pensent que la « guerre du goût » existe, je ne vois pas pourquoi « la guerre de la langue » n'aurait pas droit de cité. Entendons-nous bien, je ne parle pas ici de lever une armée, mais plutôt d'aller faire de la francophonie une terre d'accueil. J'aime assez l'idée d'une langue française à laquelle un ministre audacieux lui soufflerait de s'enrichir : « Enrichis-toi de l'autre et des autres, laisse venir à toi les consonances étrangères, les concepts inconnus, les vocables nouveaux. Rejette la xénophobie, le chauvinisme, tous les racismes. La langue française est une langue assez forte, riche de son passé qui ne doit pas craindre l'intrusion, l'infiltration, l'excentricité, l'originalité, la bizarrerie. La France comme sa langue s'est construite sur la diversité. »

Malraux fascina toute une génération. Rappelez-vous Simone de Beauvoir et les pages qu'elle lui consacre dans *La Force de l'âge* ; ou Albert Camus estimant que son prix Nobel de littérature (1957) aurait dû revenir à Malraux ; ou Gide qui avouait ouvrir souvent ses livres « pour y puiser de belles raisons d'aimer la vie ». J'ai découvert Malraux en lisant *Les Conquérants*, une nuit où des parachutistes rebelles devaient sauter sur Paris. Dans mon vieil exemplaire, j'ai retrouvé deux phrases soulignées, extraites de la postface qui était en fait la retranscription de l'appel adressé par Malraux aux intellectuels, le 5 mars 1948, salle Pleyel, au nom de ses compagnons gaullistes. La première est une affirmation : « Nous savons que nous ne ferons pas l'Européen sans la patrie ; que nous devons faire, que nous le voulions ou non, l'Européen sans elle. »

La seconde est une interrogation, elle aussi d'une étonnante actualité, aujourd'hui que notre démocratie est, ici et là, au-dedans et au-dehors, menacée :

« Quand la France a-t-elle été grande ? Quand elle n'était pas retranchée sur la France. »

Malraux est moderne parce que chacune de ses pages est nourrie, selon l'expression de Kessel « du suc amer et puissant de l'aventure », et nous ajouterons « de l'aventure humaine ». Mais aussi et surtout parce que Malraux ne déprécie jamais l'humanité, cette valeur en voie d'extinction. À leur façon, Robert Mallet et Yves Berger ont su transposer la phrase de Malraux, et cette transposition je la fais volontiers mienne : « Comment la langue française retrouvera-t-elle toute sa grandeur ? Quand elle cessera d'être retranchée sur la France. »

Je le confesse : je suis un romantique, un esprit ardent et intransigeant. Je voudrais qu'on fasse pour la langue française des rêves d'absolu, et qu'on croie, comme Nizan, que si l'on n'a pas tout on n'a rien. Je suis du côté de Montherlant lorsqu'il écrit dans la *Lettre d'un père à son fils* : « Il faut être fou de hauteur ! » Et du côté de Cocteau qui sauve le feu lorsqu'une maison brûle. Voyez-vous, toute ma vie je me suis fait une certaine idée de la langue française. Le sentiment l'inspire aussi bien que la raison. Au hasard et au cynisme qui semblent aujourd'hui nous gouverner, j'oppose ma conviction, profonde. Ce sera ma conclusion et le sens de mon engagement à vos côtés, chères consœurs et chers confrères : notre langue, la langue française, celle de la francophonie, telle qu'elle est, parmi les autres, telles qu'elles sont, sous peine de danger mortel, se doit de viser haut et de se tenir droite.

Copyright © 2006 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Gérard de Cortanze, *Réception de Gérard de Cortanze. Séance publique du 25 février 2006 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2006. Disponible sur : < www.arlfb.be >